

4. La miséricorde dans l'Évangile

1. La miséricorde dans le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, la miséricorde et la tendresse de Jésus crèvent les yeux. Quand il voit tous ces malades, ces possédés, ces malheureux, son cœur s'émeut et le pousse à faire quelque chose pour eux. Quand il contemple la foule qui est venue l'écouter et n'a pas mangé, il a le souci de la nourrir. Jésus est « *envoyé pour sauver et non juger* » (Jn 3, 16), il tolère le mélange du blé et de l'ivraie (Mt 13, 29), il rencontre les pécheurs et les exclus... L'exigence de la radicalité est celle de la miséricorde et du pardon (Mt 18, 33). Le berger ne fulmine pas contre la brebis égarée, il va à sa recherche comme le père court au devant de son fils perdu. Ce sont là des gestes d'amour, ce mot si souvent inconnu des rituels liturgiques.

*

Quelle magnifique parabole que celle du fils prodigue ! J'ai souvent médité sur ce père dont l'amour résiste à tout. Peut-être guettait-il la route tous les jours, depuis le départ de son fils. Sans avoir reçu de SMS, il l'aperçoit de loin. Il avait perdu le fruit de son amour, mais n'avait jamais cessé d'attendre son retour. Et voilà que ce vieux monsieur se met à courir, se jette au cou de son garnement et l'embrasse tendrement. On connaît le célèbre tableau de Rembrandt : le fils agenouillé qui enfouit sa tête rasée dans les entrailles de mère de son père. Et ces deux grandes mains – la main de l'amour paternel et la main de la tendresse maternelle – qui focalisent le regard, ces mains qui le pressent pour le garder tout contre ses entrailles de père-mère. Par les seules mains passe la tendresse car le visage est inexpressif, avec des yeux qui ne semblent ne plus voir. A-t-il trop pleuré, s'est-il trop fatigué les yeux à scruter l'horizon ? Ce regard qui semble aveugle n'exprime-t-il pas plutôt que le Père regarde au-delà de nos errances ? Elles ne l'intéressent pas ; seul le captive ce pas que son fils a fait vers lui. Combien de « pécheurs » ont dû contempler ce tableau et être bouleversés par cette parabole !

Ainsi est le Père de Jésus et des hommes. Il suffit que quelqu'un revienne vers lui, même du plus lointain d'énormes fautes, pour qu'il fonde de tendresse. Peu importe ce que celui qui est de retour a fait, on n'en parle plus. Tout disparaît dans la joie des retrouvailles, et c'est la fête. « *Aenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé.* » (Lc 15, 31_32)

*

Jésus ne jette pas aux orties la loi de Moïse, mais elle ne vient jamais en premier (cf. la Femme adultère). Lorsque Jésus prononce une exigence envers quelqu'un, il ne le fait qu'après avoir écouté et accueilli avec amour. Ce qui est intolérable pour Jésus, c'est qu'une loi empêche les gens de ressentir la bonté de Dieu. Ce qui lui importe, ce n'est pas le système religieux, c'est le bonheur et la vie des gens. Pour lui, une religion qui se dresse contre la vie est fautive. Il n'y a pas de lois de Dieu intangibles si elles s'attaquent aux personnes, déjà si vulnérables par nature. Lorsque la loi religieuse enfonce et agresse les gens dans le désespoir ; elle perd sa légitimité, car elle ne vient pas du Dieu de la vie.

En ce sens, on est frappé dans les Évangiles, par le nombre de personnes « infréquentables », impures selon la loi, et peu honorables, que Jésus a fréquentées et aimées.

*

La parabole du Fils prodigue en est une illustration. Elle est une réponse aux récriminations des « scribes et pharisiens », ces hommes de la Loi, contre lui : « *Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux !* »

Mais comme il arrive souvent, dans cette parabole, on dirige le projecteur sur le sensationnel, en l’occurrence le « fils » cadet, qui s’en va mener au loin la *dolce vita* et puis, après s’être vu dans la nécessité de se nourrir avec les déchets réservés aux porcs, revient, repent, vers son père. Quant au « fils » aîné, l’homme du quotidien, resté sagement à la « maison », on ne s’y intéresse guère. Luc, l’évangéliste, ne le fait-il pas apparaître sur l’écran à la dernière séquence du film ?

Pourtant c’est à lui, le « fils » aîné de la parabole que nous allons nous intéresser, à lui qui est appelé à sortir de la logique de la loi pour entrer dans la « maison » de la miséricorde du Père.

2. Les paraboles de la miséricorde (Lc 15, 1-32)

Le chapitre 15 de l’évangile de Luc est unifié autour du thème de la « miséricorde » qui est une des composantes essentielles de l’être même de Dieu et que l’attitude de Jésus révèle.

« *Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l’écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux !* » (Lc 15, 1-2)

L’introduction situe le contexte fort éclairant des trois paraboles qui constituent la trame de ce chapitre 15 de saint Luc : la parabole de la brebis perdue (Lc 15, 3-7) ; la parabole de la piécette perdue (Lc 15,8-10 ; la parabole du Père miséricordieux (Lc 15, 11-32).

« *Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus.* »

Les publicains, ou percepteurs d’impôts, étaient assimilés au groupe des pécheurs publics que la loi juive excluait de l’Alliance. Le culte du Temple leur était interdit et ils ne pouvaient pas témoigner dans un procès. Autant dire qu’ils étaient privés de citoyenneté, ils n’avaient pas droit de cité.

« *Ils venaient tous à Jésus pour l’écouter* » et manger avec lui (faire table commune). En face d’eux se dressent les scribes du parti des pharisiens. Ici, Luc systématise cette confrontation.

*

Jésus va donc répondre aux murmures de ces scribes-pharisiens, scandalisés par son comportement qui bouscule leurs convictions morales et leurs habitudes religieuses. Jésus en côtoyant des pécheurs et surtout en mangeant avec eux se trouvait de fait en état d’impureté légale. Ce qui leur paraissait indigne d’un envoyé de Dieu. Ils sont incapables de comprendre – comme nous - la démesure de l’amour de Dieu dévoilée dans l’attitude de Jésus. Leur religion est celle du devoir et des mérites. Luc situe donc cette parabole de révélation dans un contexte de polémique.

Par ces trois paraboles dites de « miséricorde », Jésus va tenter d’expliquer sa manière d’être et d’agir qui s’enracine dans le mystère même de Dieu et de l’Alliance. Ces paraboles qui

illustrent le comportement de Jésus sont donc une manière de découvrir la miséricorde de Dieu que nous célébrons en ce jubilé.

3. La Parabole de « l’Enfant prodigue » (Lc 15, 11-32)

Traditionnellement appelée la parabole de « l’Enfant prodigue », il est plus exact de l’intituler, si nous voulons respecter la visée initiale de l’enseignement de Jésus, la parabole « du Père prodigue » ou la parabole « du Père miséricordieux », car les deux fils ne sont là que pour mettre en lumière l’attitude du père, personnage central du récit.

Ce petit chef-d’œuvre littéraire, propre à Luc, est construit en deux séquences rigoureusement parallèles, bien qu’inégales : le comportement du père par rapport au fils cadet et au fils aîné, qui correspondent aux deux catégories de gens que l’on a vues autour de Jésus : les pécheurs et les pharisiens.

Dans chaque séquence, il y a un départ et un retour à « la maison » du père, lieu central du récit. Sa signification est multiple. Elle peut désigner à la fois la communauté du peuple de l’Alliance, l’Eglise, le Royaume, c’est-à-dire l’intimité même de la vie de Dieu.

*

« *Jésus dit encore : un homme avait deux fils...* »

Luc aurait du faire du théâtre, c’est sûr, ou du cinéma. Ecrire des scénarios en tout cas. Car il s’y entend l’évangéliste-médecin, pour soigner les mots. Et quel rythme dans cette parabole du père et de ses deux fils. Vers le milieu de l’histoire surtout, au moment où le plus jeune revient. En quatre versets les images s’emballent. On se croirait dans un film, caméra à l’épaule. Dans le film de Luc, il faut surtout suivre les verbes : le père *voit* son cadet, *court*, *se penche*, *l’embrasse* et, sans attendre la fin de la confession, accélère le mouvement en passant à l’impératif : « *Vite, apportez le plus beau vêtement pour l’habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras et tuez-le, mangeons et festoyons... musique !* » Pourquoi ? Mais vite... car mon fils « *que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !* » (Lc 15, 21-24)

*

Qui est-il donc ce père aussi égaré que son enfant et qui va le réintégrer dans sa dignité de fils à travers la tunique (dans la Bible, le vêtement est traditionnellement un symbole d’intégrité retrouvée), avec l’anneau (symbole de l’Alliance) et les sandales (symbole de l’homme libre) ? Oui, qui est-il ce Père qui est Dieu ?

Dieu ? demandait Diderot au XVIII^e siècle : « *Un père comme celui-là, il vaut mieux ne pas en avoir.* » Et Barjavel, dans *La Faim du tigre*, durcit le ton quand il se moque du « *Dieu-papa que nous proposent les religions leucémiques* ». « *O Dieu, délivrez-nous* », priait encore, il y a dix ans, une version féministe du Notre Père, « *délivrez-nous des pères fondateurs, des pères protecteurs, des pères supérieurs, de tous les pères écrasants et moralisateurs !* »

*

« *Un homme avait deux fils...* » Mais le père des « deux fils » n’est pas « supérieur », précisément, ni « écrasant », ni « moralisateur ». Il transit. Il brûle. Il est « pris aux entrailles ». C’est la définition même de la miséricorde dans l’Ancien Testament.

4. La miséricorde du Père dans l’Ancien Testament

Dans l’Ancien Testament, Dieu est plusieurs fois défini par le mot hébreu *rah’amin*. Ce pluriel renvoie aux entrailles maternelles, au siège de l’émotion, à la tendresse. Le singulier *rehem*, est le sein maternel, la matrice, l’utérus, et suggère un amour qui s’enracine au plus profond de l’être.

Le dieu de l’Ancien Testament, au-delà de ses colères et de ses vengeances, est un dieu aux entrailles de mère, frémissant de tendresse, au point qu’il s’en étonne lui-même : « *Ephraïm est-il donc un fils si cher pour moi, un enfant tellement préféré, pour qu’après chacune de mes menaces je doive toujours penser à lui, et que mes entrailles s’émeuvent pour lui, que pour lui déborde ma tendresse ?* » (Jr 31,20)

*

Dans la bouche du prophète Osée, YHWH exprime aussi une souffrance de mère. Il a aimé Israël, lui a appris à marcher... « *Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d’amour, j’étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson contre leur joue et je leur tendais de quoi se nourrir* » (Os 11, 1-5)... et malgré cela ils se sont tournés vers les idoles.

YHWH se compare encore à une mère dans un passage célèbre d’Isaïe : après avoir rappelé tout ce qu’il avait fait pour Jérusalem, il assure qu’il va continuer de l’arroser de sa tendresse. « *Jérusalem disait : le Seigneur m’a abandonnée, mon Seigneur m’a oubliée ! Est-ce qu’une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir l’enfant de ses entrailles ? Même si elle pouvait l’oublier, moi je ne t’oublierai pas.* » (Is 49, 14-15)

*

On trouve dans l’Ancien Testament un autre qualificatif pour YHWH : le mot *hessed*, qui signifie miséricorde, bonté, pitié active, qui vient en aide. Dieu est le berger qui rassemble, qui conduit vers les verts pâturages du repos, qui « *porte les agneaux sur son cœur et prend soin des brebis qui allaitent les petits* » (Is 40, 11). Il est celui qui guérit les cœurs brisés et qui panse les blessures (Ps 147, 3). Il est celui qui sauve, qui a pitié et est « *lent à la colère et plein d’amour et de vérité* » (Ps 86, 15 ; Ps 78,38 ; Ps 103, 8).

Quel fleuve de délicate tendresse parcourt la Bible. Je vois un Dieu père-mère qui vient au-devant de ses fils, qui les supplie de s’ouvrir à son amour infini et qui veut leur bien comme tous les pères et les mères du monde. Et il leur chuchote : « *Soyez attentifs à ma voix. Alors je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ; suivez jusqu’au bout le route que je vous prescris et vous serez heureux.* » (Jr 6, 23) Les nations païennes elles-mêmes pouvaient s’en étonner : « *Quelle est la grande nation dont les dieux sont aussi proche que le Seigneur notre Dieu est proche de nous chaque fois que nous l’invoquons.* » (Dt 4, 7)

C’est donc cette proximité de Dieu, sa miséricorde pour ses enfants, que Jésus raconte ici dans cette parabole : « *Un homme avait deux fils.* »

5. « Un homme avait deux fils » : le fils cadet

« *Je me lèverai et j’irai vers mon père.* » Le fils cadet, le jeune prodigue, traduit par ces mots l’attitude fondamentale de toute conversion évangélique, de tout retour vers « la maison du père » mais, ceci dit, les motivations de son « retour » ne sont pas dénuées d’ambiguïtés. « *Combien d’ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici je meurs de faim.* » Il semble plus tenaillé par son ventre vide que par le regret d’avoir offensé l’amour de son père !

Il ne faut donc pas trop vite faire du « fils » cadet un modèle de conversion. On risquerait ainsi de fausser la portée de l’enseignement de Jésus. Car si le père avait ouvert les bras à un fils contrit, cela n’aurait pas scandalisé les pharisiens. Il y avait longtemps qu’on savait en Israël que Dieu accueille les pécheurs repentis. Si Jésus avait insisté, comme eux, sur les démarches habituelles d’expiation et de pénitence, ses adversaires n’auraient rien trouvé à redire.

Mais justement ce qui leur pose question, c’est l’attitude toute différente de Jésus, comme celle du père de la parabole. Jésus n’attend pas de savoir si les pécheurs qu’ils côtoient manifestent ou non une vraie contrition. Il va au-devant d’eux, il s’invite chez eux, il épouse les sentiments du père de la parabole, à savoir sa miséricorde : « *Comme il était encore loin* » (loin de la vie, de l’amour, perdu loin de la maison du père) le père l’aperçut et « *fut saisi de compassion* » (littéralement : bouleversé jusqu’aux entrailles). C’est lui, le premier, qui sort de sa « maison » pour venir au-devant : « *Il courut se jeter à son cou* », car une seule chose semble compter à ses yeux : son « fils » est revenu ! « *Il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.* »

*

« *Il courut se jeter à son cou...* » : c’est le père qui « fait le reste du chemin » (le chemin du retour à la maison).

« Il fait le reste du chemin », comme le raconte une admirable histoire juive qui a dû inspirer Jésus et qu’on pourrait appeler la parabole des cent jours.

Voici donc un fils de roi séparé de son père par une longue distance : cent jours de marche. Autant dire qu’il se trouve à l’autre bout du monde. Et il veut revenir, lui aussi. Ses amis l’encouragent : « Retourne auprès de ton père ! » Mais il leur répond : « Je ne peux pas, je n’en ai pas la force ! »

Le père l’apprend et lui adresse un message : « Fais comme tu peux. Marche selon ta force, et moi je viendrai, je ferai le reste du chemin pour arriver jusqu’à toi. » Et le récit de conclure avec le prophète Zacharie : « *Revenez à moi, et moi je reviendrai à vous.* » (Za 1,3).

Le père du fils cadet, de l’enfant prodigue, mesure toute la difficulté de la paternité. Il sait bien que le lien à l’enfant ne va pas de soi, qu’il devra faire « le reste du chemin » pour arriver jusqu’à lui. Car être père, comme être Dieu, ce n’est pas naturel. C’est un acte de choix. Même le père selon la chair doit encore adopter son enfant. Et ici, il va devoir adopter une seconde fois, plus douloureusement que la première : adopter son aîné.

*

6. « Un homme avait deux fils » : le fils aîné

L’ainé ne se trouve pas à cent jours de marche. Même pas à cent heures. A cent mètres, tout au plus. Mais quelle est longue cette petite distance entre Jésus, les scribes et les pharisiens. Et ici encore, c’est le père qui « sort » de chez lui pour aller à la rencontre de son fils aîné. Et le père insiste : « Entre mon fils, je t’en supplie. Sans toi, la fête ne sera pas la fête. »

L’ainé voudrait bien, mais il n’est pas prêt. Pas encore. Il répond : « Je ne peux pas, je n’en ai pas la force ! » Alors le père qui a tant attendu le cadet comprend qu’il devra aussi attendre l’ainé. Il lui dit : « Fais comme tu peux. Marche selon ta force, et moi je viendrai, et je ferai le reste du chemin pour arriver jusqu’à toi. »

Le reste du chemin du père jusqu’au « fils aîné » de la parabole ?

*

« Or, le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s’informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : Ton frère est arrivé et ton père a tué le veau gras, parce qu’il a retrouvé ton frère en bonne santé. Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d’entrer. Son père sortit le supplier. » (Lc 15, 25-28)

La seconde séquence de cette parabole, moins développée, est construite en parallèle avec celle du « fils » cadet. Il y a de nouveau un retour à la « maison » du père. Apprenant ce qui se passe, le « fils » aîné se met en colère et refuse d’entrer dans la « maison ».

Dès que ce « fils » aîné survient, nous nous retrouvons impliqués dans cette parabole, car sans trop oser le dire, nous prenons sa défense, au nom de l’équité. Franchement, où allons-nous, si la fidélité, l’ancienneté, le sens du devoir ne sont pas récompensés ?

« Mais il répliqua à son père : il y a tant d’années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres ; et jamais tu ne m’as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu, après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras. » (Lc 15, 29-30)

Servir, transgresser, ordres (commandements), le vocabulaire ne trompe personne ! C’est celui qui est sans cesse sur les lèvres des pharisiens et des scribes qui doivent bien se reconnaître dans ce « fils » aîné scandalisé par l’attitude du père, comme ils le sont devant l’attitude de Jésus. Comme de « fils » aîné, ils estiment avoir acquis des droits. A quoi bon tous leurs efforts pour accomplir toutes les exigences de la Loi si le premier « pécheur » venu à droit aux mêmes égards ! C’est injuste ! Ce Jésus ne sape-t-il pas tous les fondements de la morale et de la religion ? Et notons que Jésus, dans cette parabole, à travers les propos du « fils » aîné, expose bien le point de vue de ses interlocuteurs. Il les comprend, car à l’intérieur de leur logique, ils n’ont pas tort ! Mais Jésus voudrait tellement les faire « passer » dans une autre logique qui n’est pas à mesure humaine, mais à mesure de la démesure de la miséricorde du Père.

Bon, vous sentez bien déjà qu’avec cette parabole et la figure du « fils » aîné, nous sommes au-delà d’une leçon de morale ordinaire, telle celle que nous développons trop souvent en plaçant le zoom sur la figure du « fils » cadet : « Dieu pardonne celui qui se repend », « Dieu condamne le péché mais le pécheur repent » , etc.

En fait, cette parabole, comme pour le « fils » aîné, veut faire éclater nos mesures trop humaines et nous contraindre à reconnaître que nous ne comprenons rien à l’amour de ce père, à sa miséricorde. Avec le « fils » aîné de la parabole, nos réactions spontanées montrent que nous nous surprenons toujours à refuser sa démesure. Son étrange arithmétique nous révolte. Comment admettre que Dieu puisse à ce point compter de travers, c’est-à-dire rémunérer l’ouvrier de la dernière heure autant que celui de la première, abandonner tout un troupeau pour courir après une petite brebis délinquante, se réjouir de la conversion d’un seul pécheur plus que de la fidélité de quatre-vingt-dix-neuf autres ?

*

Voilà la réaction du « fils » aîné de la parabole. Parce qu’il tient ses comptes avec orgueil, suffisance et minutie, il laisse exploser sa révolte : « *Il ya tant d’années que je suis à ton service sans jamais avoir désobéi à tes ordres...* »

Son père, au fond, il ne l’a jamais considéré que comme un employeur dont on attend qu’il rétribue chacun selon son travail et ses mérites, ou comme un juge chargé de sanctionner le coupable et de faire valoir les droits de l’honnête homme. Il s’est dépensé, sang et eau, pour la prospérité du domaine familial, et son père, lui, fait la fête pour le frère qui en a dilapidé une partie. Il refuse d’entrer !

Un comble ! Lui, le modèle de l’esprit familial, refuse maintenant d’être de la famille. Buté, les pieds contre le mur. On le croyait de la « maison », il reste dehors.

Ce « fils » aîné, qui s’estimait de la « maison » est en fait, malgré son apparente fidélité, sa proximité (à peine cent mètres), resté dehors. Pour entrer, il a encore à apprendre ou à réapprendre. Pour être vraiment « fils » de son père, il doit accepter son frère, repenté bien sûr, mais jouisseur et gaspilleur, avec un lourd passé.

*

« *Il y a tant d’années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres.* »

Il nous faut entendre le cri d’amertume du « fils » aîné, car son cri d’amertume laisse échapper tout l’inavoué de notre vie sociale, tout ce que nos fraternités ont du mal à dissimuler, tout ce qui pervertit nos relations aux autres : la jalousie, la rivalité, l’envie, la concurrence... « Ce sera lui ou moi », semble dire le « fils » aîné. Par son chantage, il voudrait obliger le père à choisir, à manifester une préférence. Il refuse la joie des retrouvailles parce qu’il n’a jamais perçu la prédilection, l’intime proximité de l’amour paternel.

Et c’est maintenant, lui, le « fils » aîné qui se considère abandonné parce que son père est tout à la joie d’avoir retrouvé le cadet perdu. L’amour et la miséricorde du père deviennent alors occasion de dissension et de division quand ils sont vécus comme exclusifs.

Pourtant, la joie des retrouvailles n’exclut pas : la brebis retrouvée rejoint le troupeau, la drachme retrouvée rejoint la bourse, le cadet revenu retrouve sa place dans la maison familiale – occasion de fête pour tous, l’aîné comme le père et le cadet. Le père sort à la rencontre de son aîné en colère de la même manière qu’il est sorti à la rencontre du cadet. A l’un comme à l’autre, il demande d’entrer dans la « maison » ; et à l’aîné, il rappelle : « *Tout ce qui est à moi est à toi.* »

« *Tout ce qui est à moi est à toi* » : les biens, les propriétés, les troupeaux, la joie, et aussi, et surtout, ton frère. Si ma joie est si grande, c’est qu’elle est à la mesure de ce qui me séparait de lui ; il était loin, comme s’il était mort, il est revenu à nous et à la vie, avec nous tous, car toi, mon enfant, tu es encore et toujours à mes côtés. »

Ce à quoi le père invite ainsi son « fils » aîné, c’est à retrouver la fraternité, à commencer à comprendre que, au contraire de l’héritage matériel, l’amour grandit d’être partagé à plusieurs. Et il le supplie d’entrer dans la « maison », dans la fraternité, dans la miséricorde, pour laisser revenir à la vie la fraternité morte.

*

Quand on accorde un peu de son attention à l’aîné, le troisième personnage de cette parabole de la miséricorde du Père devient un puissant appel à la fraternité. Une fraternité qui prend sa source dans cette miséricorde du Père. Une vraie conversion : se tourner vers l’autre et s’en approcher pour vivre en frère avec lui. Pour être « fils de Dieu », il faut se faire frère des hommes. « *Celui qui prétend être dans la lumière et n’aime pas son frère est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière.* » (1 Jn 2, 9-10). La relation au frère test exigeant de notre relation au Père. « *Notre Père qui est aux cieux...* », cette prière d’universelle fraternité, Jésus, en donnant sa vie pour tous les hommes, l’a signée de son nom nouveau : « *premier-né d’une multitude de frères...* ». Elle n’est la nôtre que si nous la faisons précéder et l’accompagnons d’une pratique effective de la fraternité.

*

« *Ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à festoyer.* »

La parabole ne nous dit pas si la joie des retrouvailles a été ou non partagée par le « fils » aîné. Jésus se garde bien de conclure son récit. Il laisse à chacun le soin de la faire par sa décision personnelle. Il ne veut pas juger qui que ce soit, même pas les scribes et les pharisiens. Sa parole ne juge pas, elle appelle, elle invite toujours à l’image de ce père qui s’est usé les yeux à guetter l’improbable retour du « fils » cadet, ce père en quête de ses deux fils, ce père qui supplie son « fils » aîné de partager sa joie en se réconciliant avec son cadet. Oui à l’image de ses deux « fils », Jésus, « le Fils du Père », invite chacun à entrer dans la miséricorde insondable du Père.
